Table des Matières

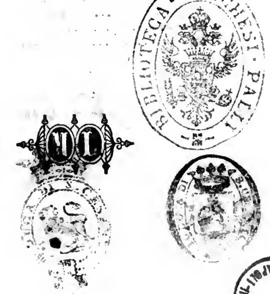
L'HABIT DE NOCE

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

Paroles de MM. D'ENNERY et BIGNON

MUSIQUE DE M. PAUL CUZENT

Représenté pour la première fois, à Paris, au théâtre Lyrique,
le 29 décembre 1855.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 bis

1856

Distribution de la Pièce.

REYNOLD........................	MM. ACHARD.
SCHLAWAG......................	MARCHOT.
JEAN	GIRARDOT.
MATHEUS........................	LEROY.
UN PIQUEUR....................	ADAM.
CATHERINE	Mmes BOURGEOIS.
MINA	GARNIER.

S'adresser, pour la mise en scène, à M. ARSÈNE, régisseur du théâtre Lyrique.

L'HABIT DE NOCE

Le théâtre représente le jardin d'une ferme, clos au fond par une haie; au milieu, une grande porte. Au dernier plan, la montagne; à droite, la maison.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, MINA, suivie de paysans et paysannes, entre en scène. JEAN arrive ensuite.

CHŒUR.

Parons de fleurs la fiancée
Fêtons l'avenir des époux;
Sainte Marie, exauce nous.
Que cette couronne tressée
Avec les fleurs de l'oranger,
Que cette fleur presque divine,
Comme l'âme de Catherine,
La préserve de tout danger.

MINA.

Dans ce beau jour, plein d'espérance,
La compagne de ton enfance
Prie en son cœur
Pour ton bonheur.
Près de notre sainte patronne
Depuis hier un cierge luit;
Le ciel a béni la couronne,
La rose a fleuri cette nuit (*bis.*)
C'est une croyance bien vieille
Qui nous annonce un bon mari,
Quand l'étoile qui sur nous veille
Plane sur le rosier fleuri.

CHŒUR.

Bons voisins, mêlons nos vœux aux siens,
De nous tous le cœur les accompagne;
Que le Seigneur répande ses biens
Et sur l'époux et sur sa compagne.

JEAN, entrant.

Grand merci, mes bons amis,
De fêter mon mariage;
Ma future est du pays
La plus belle et la plus sage.

CHŒUR.

C'est l'usage du pays
D'être aussi belle que sage,
Et les parents et les amis
En sont fiers, c'est l'usage.

JEAN.

Oui, je suis avec fierté
L'époux de cette beauté.
Ses longs cheveux,
Ses jolis yeux
Si gracieux
Comblent mes vœux.

CHŒUR.

Il peut être avec fierté
L'époux de cette beauté.
Ses longs cheveux,
Ses jolis yeux
Si gracieux
Comblent ses vœux.

JEAN.

Mon cœur.

LE CHŒUR.

Son cœur.

JEAN.

Vainqueur,
En ce beau jour
Chante son amour.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MATHEUS, CATHERINE, vêtue en mariée.

MATHEUS.

Jean, mon filleul, viens, l'heure nous presse,
Pour l'instant, c'est assez de tendresse;
Mais dépêchons-nous donc de partir
Pour donner plus de temps au plaisir.

CATHERINE, à part.

Mon espoir s'envole;
Il faut donc aujourd'hui
Tenir ma parole.
Ne pensons plus à lui.
Puisqu'à Jean je suis fiancée,
Chassons Reynold de ma pensée.

MATHEUS, à Jean.

Vite, va mettre ton habit.

JEAN.

Mais, mon parrain, je vous ai dit
Qu'hélas! avec douleur
J'attendais le tailleur.

MATHEUS.

Si le pasteur attend,
Il sera mécontent.

JEAN.

Partir sans habit!
O tailleur maudit!

(Reprise du commencement du chant. On va pour sortir, un piqueur entre.)

LE PIQUEUR.

Maître Matheus est-il ici?

MATHEUS.

Oui, Monsieur, c'est moi, me voici.

LE PIQUEUR.

Le peintre de portraits?

MATHEUS.

Oui, moi, moi-même, après?

LE PIQUEUR, donnant une lettre.

De la part de l'archiduchesse,
Rendez-vous à l'instant
Au pavillon de Son Altesse,
Car elle vous attend.

MATHEUS.

Son Altesse m'attend!
Un travail important
M'est réservé sans doute;
Mariez-vous sans moi,
Car je suis sur la route
De la gloire, et, ma foi,
Je vous quitte
Pour l'atteindre plus vite.

JEAN.

Eh quoi! vous nous abandonnez?...

MATHEUS.

Il le faut bien!...

LE PIQUEUR.

Venez, venez.

JEAN.

Mon cher parrain...

MATHEUS.

Oui, je vous laisse...
Place au peintre de Son Altesse!

(Il sort avec le piqueur. Tout le monde se dirige du côté par lequel ils s'éloignent. — On entend du bruit. Chacun s'arrête et se retourne. — Reynold paraît au fond.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins MATHEUS; REYNOLD.

REYNOLD.

Ici, cachez-moi, mes amis.
Cachez-moi bien vite,

Je suis compromis,
Je fuis la poursuite
Des soldats hongrois,
Et je crains la rigueur des lois.
Pourtant je suis victime,
On m'accuse d'un crime;
Mais mon cœur ne l'a pas commis.

CATHERINE.

C'est lui, Reynold, mes amis!

LE CHŒUR.

Reynold, un enfant de la Styrie.

REYNOLD.

Amis, sauvez-moi, je vous en prie.
Écoutez-bien.

CHŒUR, au fond.

Nous sommes sur le qui vive.

REYNOLD.

Ne voit-on rien?

LE CHŒUR.

Non, dis-nous ce qui t'arrive...

REYNOLD.

Venant ici même,
Revoir ceux que j'aime,
Tout joyeux, libre enfin, plein d'espoir,
Un malheur qu'on ne peut concevoir
Au retour m'accable!
Mais d'un fait semblable
Je suis incapable;
Mon crime, hélas! sort fatal!
Est un crime capital!

CATHERINE.

On est sur sa trace,
Sauvez-le de grâce;
Vous aurez pitié, mes bons amis,
D'un brave enfant de votre pays.
Il est incapable
D'un fait condamnable,
Le destin l'accable,
On le croit coupable;
Le sort le frappe aujourd'hui,
Mes amis veillez sur lui.

CHŒUR.

Ici, tu peux compter sur nous,
De te sauver nous jurons tous.
Reynold est notre frère,
En nous son cœur espère,
Il implore notre secours,
Sauvons ses jours.

(Le chœur s'éloigne et sort.)

SCÈNE IV.

REYNOLD, JEAN, CATHERINE, MINA.

CATHERINE.

Maintenant, parlez vite, dites-nous de quoi l'on vous accuse.

REYNOLD.

Écoutez donc. — J'avais quitté, depuis cinq jours, mon régiment, qui est à cinquante lieues d'ici. Je revenais l'âme joyeuse, le cœur rempli d'une douce espérance. J'allais revoir de bons amis.. une jeune fille que j'aimais en secret depuis longtemps, et à qui je pouvais enfin dévoiler cet amour, car mon vieil oncle venait de me laisser, en mourant, plus d'argent qu'il n'en fallait pour me racheter, et pour lui assurer, à elle, une existence heureuse. Je saluais, avec bonheur, chacun des lieux témoins des premiers jeux de mon enfance... Tout à coup, un chamois se présente à mes yeux... Sans me rappeler que je suis dans les bois de Son Altesse, je couche l'animal en joue, le coup part; mais une main s'était appuyée sur mon épaule, et avait fait dévier la balle. — C'était un garde de Son Altesse, qui voulait m'arrêter. — Une lutte s'engage entre nous, et je parviens à m'enfuir dans un épais taillis... Tout à coup j'entends de grands cris... On fouillait le bois en tous sens, et des seigneurs, suivis de soldats qui s'arrêtèrent auprès de moi, prononcèrent ces terribles paroles : « La balle du misérable braconnier est entrée dans le pavillon de chasse, elle a traversé le front de Son Altesse le grand-duc. »

TOUS.

Le grand-duc!

JEAN.

Il a tué le grand-duc!

REYNOLD.

A ces mots, j'ai pris de nouveau ma course; mais j'avais été aperçu; les soldats se sont mis à ma poursuite, ils seront ici dans un instant, et je vous aurai revus, mes amis, pour la dernière fois.

CATHERINE.

Non, non, nous vous donnerons un asile, nous vous cacherons.

JEAN.

Certainement, nous vous cacherons... chez Mina.

MINA.

Chez moi!... un jeune homme, par exemple!

REYNOLD.

Ils visiteront vos maisons.

CATHERINE.

Que faire, alors?... Mais cherchez donc, Jean, cherchez donc..

SCHLAWAG.

Schwartz, prenez avec vous quatre hommes, et continuez les poursuites... moi, je surveillerai ce canton... je répandrai mes hommes dans le village, et en attendant, mes amis... je reste à votre noce!

JEAN.

Il reste!... ah! bonté divine!...

MINA, avec joie.

Il reste!...

CATHERINE.

Comment... vous... restez...

SCHLAWAG.

Cela vous fait plaisir, mon enfant?...

CATHERINE.

Oui... oui... certes...

SCHLAWAG.

Et à vous aussi, M. le marié?

REYNOLD.

Moi?... je suis enchanté...

SCHLAWAG.

Mais soyez sans crainte, nous n'attristeront pas votre noce et nous payerons notre écot... en chansons...

JEAN, à part.

Qu'est-ce que nous allons devenir?...

SCHLAWAG.

De ce côté là, je suis en fonds, et je ne fais pas d'économies; et tenez, pour preuve, je commence.

JEAN.

Ah! mais, je vais tout dire, moi.

SCHLAWAG.

Taisez-vous donc, domestique.

JEAN.

Encore!...

SCHLAWAG.

Attention. La chanson des hussards hongrois.

COUPLETS.

Fiers soldats, fils de la Hongrie,
Hardis hussards, brave régiment
Charmant,
Si l'on menace la patrie,
Chacun de nous doit, pour la servir,
Mourir.
Que ce devoir au combat nous soutienne,
Rien ne résiste à cette noble loi.
Notre patron, notre grand saint Étienne,
Arme nos bras et soutient notre foi.
Oui, l'honneur, du soldat c'est la loi.

Garde à vous !
Garde à nous!
Vers l'ennemi, sur un signe,
Par l'honneur dominés,
Entraînés,
Nous sommes à la consigne
Soldats disciplinés,
Enchaînés,
Et quand la guerre est finie
On peut en liberté,
Enchanté,
Laissant là sa compagnie
Charmer avec gaieté
La beauté,
Le caractère
Du militaire
Sait plaire aux belles, et dans tous les pays
L'on s'amourache
De la moustache,
A Pesth aussi bien qu'à Paris.
Le Danube est notre père ;
De chaque enfant gâté
Sa bonté
A pleins bords emplit le verre
Des vins les plus vantés,
Ou fêtés.
Nos chevaux aux pieds fidèles
Devanceraient le vent
Bien souvent.
De l'humble cuir de nos selles
D'autres font bravement
Ornement.
Dans la Hongrie,
Notre patrie,
On valse bien mieux que dans aucun pays.
L'amour amuse,
Et l'on en use
A Pesth aussi bien qu'à Paris!

Refrain.

Et vive la moustache
Et les éperons
De nos escadrons.
Plus d'une s'amourache
De nos escadrons
Prompts.

REPRISE.

Eh! vive, etc., etc., etc.

TOUS.

Bravo! bravo!...

SCHLAWAG.

Bonnes gens, votre approbation me charme. Je me plais beaucoup au milieu de vous, et je tâcherai d'y rester longtemps.

JEAN.

Merci.

SCHLAWAG.

Il n'y a qu'une chose qui m'étonne et qui me chagrine un peu; c'est l'air triste des fiancés.

MINA.

Je vous assure cependant qu'ils s'aiment bien.

JEAN, à part.

Oh! c'est-à-dire...

SCHLAWAG.

On dirait qu'ils se boudent...

CATHERINE.

Du tout...

SCHLAWAG.

Alors pourquoi ne se prennent-ils pas bravement par la main... comme ça. (Il leur met la main l'une dans l'autre.)

JEAN.

Dites-donc, vous...

SCHLAWAG, sans l'écouter.

Pourquoi ne s'embrassent-ils pas une bonne fois... Je gage que le fiancé en meurt d'envie...

REYNOLD.

Oui, certes.

SCHLAWAG.

Eh bien! allons, allons donc... (Il les forcent à s'embrasser.)

JEAN.

Ah! mais, dites-donc, vous.

MINA, le raillant.

Il est plein d'esprit, le brigadier.

JEAN.

Vous trouvez... moi pas... et j'entends que ça finisse.

UN PAYSAN, sortant de la maison.

Mademoiselle Catherine, on attend vos ordres, pour marquer les places à table...

CATHERINE.

Oui, me voilà, me voilà... viens Mina... (Elles sortent.)

SCHLAWAG, allant à la porte.

Et n'oubliez pas la mienne, car en sortant de l'église, je m'installe au banquet...

JEAN, bas à Reynold.

Vous entendez... il s'installe...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, moins MINA ET CATHERINE.

SCHLAWAG.

A propos, j'ai un ordre à donner, une proclamation à faire afficher dans le village... avez-vous là de quoi écrire?

JEAN.

Voilà, voilà, monsieur le brigadier... (Appelant.) Pierre!... une plume, de l'encre, du papier... ici... sur cette table... (Le garçon apporte ce qu'il faut pour écrire.)

SCHLAWAG.

Bien... (Il se met à écrire.)

JEAN, prenant Reynold à l'écart.

Certainement, camarade, j'aurais été bien aise de vous sauver... mais...

REYNOLD.

Impossible de m'échapper... des sentinelles veillent partout.

JEAN.

Je ne dis pas... mais vous voyez, ces damnés soldats vont rester tout à fait ici, et... je ne peux pas.

REYNOLD, bas.

Je vous comprends...

JEAN.

Je vous ai prêté mon habit, je vous ai prêté ma fiancée, mais je n'ai pas l'intention de vous les donner... l'habit peut-être encore... mais la fiancée...

REYNOLD.

Vous avez raison... je sais ce qui me reste à faire... et je vais me dénoncer à l'instant.

JEAN, le poussant vers Schlawag qui écrit.

Eh! bien, faites, camarade, faites...

REYNOLD.

Monsieur le brigadier, j'ai un mot à vous dire.

SCHLAWAG.

A moi, l'ami? Dans un instant je finis... et je suis à vous...

JEAN, allant à la table.

Oui, il voudrait vous parler pour...

REYNOLD, à l'écart.

Adieu donc, mon beau rêve, adieu ma dernière espérance.

JEAN.

Oh! la belle main! Dieu! la belle écriture!...

SCHLAWAG, flatté.

Mais oui... mais oui.

JEAN.

Oh! une écriture!... c'est moulé!... et lisible!.. Qu'est-ce que vous écrivez-donc là?...

SCHLAWAG.

Eh bien, lisez ..

JEAN.

Moi...

SCHLAWAG.

Sans doute...

JEAN.

Ah! c'est que je ne sais pas lire.

SCHLAWAG.

Et vous admirez mon écriture...

JEAN.

On peut admirer... et ne pas savoir...

SCHLAWAG.

Au fait... un domestique...

JEAN.

Domestique... domestique... mais ça va finir...

SCHLAWAG, bas et à l'écart.

Eh bien, domestique, voilà. Cette proclamation annonce aux gens du village que quiconque aura donné asile au soldat que nous poursuivons, sera arrêté comme lui...

JEAN.

Ah! bah!...

SCHLAWAG.

Jugé comme lui et peut-être bien... (Faisant le geste de fusiller.) comme lui...

JEAN.

Ah! bah!...

SCHLAWAG, à Reynold.

Maintenant, camarade, je suis à vous, qu'avez-vous à me dire?...

REYNOLD, se rapprochant.

Eh bien, brigadier...

JEAN.

Un instant, un instant!... (A part.) Mais je lui ai donné asile, moi.

SCHLAWAG.

Vous disiez tout à l'heure?...

REYNOLD.

Je disais...

JEAN.

Rien, absolument rien... des... bêtises...

SCHLAWAG.

Comment?...

JEAN.

Voilà... c'est... c'est moi qui l'avais prié de vous dire... mais je me dédis, et je lui dis de ne pas dire... ce que je lui disais... de vous dire...

SCHLAWAG.

Au diable!... consultez-vous à votre aise... Je vais faire afficher ma proclamation, et à mon retour vous serez libre de me parler si bon vous semble.

JEAN, le reconduisant.

C'est ça, allez brigadier, allez... (Le brigadier sort.)

SCÈNE IX.

JEAN, REYNOLD.

REYNOLD.

Qu'est-ce que cela signifie?...

JEAN.

Ça signifie, jeune homme, que je ne veux pas que vous vous dénonciez...

REYNOLD.

Mais il le faut cependant...

JEAN.

Il le faut... comment, vous faire moissonner à la fleur de votre âge!... mettre fin à une si belle, à une si noble existence... mais songez donc à la gloire, jeune homme!...

REYNOLD.

La gloire... je lui ai dit un éternel adieu.

JEAN.

Songe à ta famille alors...

REYNOLD.

Je n'en ai plus.

JEAN.

Si tu n'as pas de famille, pense du moins à tes parents.

REYNOLD.

Mais puisque je n'en ai pas.

JEAN.

Eh bien! pense à moi, malheureux!...

REYNOLD.

A vous... C'est vous-même qui... tout à l'heure, me disiez de me dénoncer.

JEAN.

Tout à l'heure... j'étais fou... je ne croyais pas... je ne savais pas... fusillé!... fichtre!...

REYNOLD.

Merci, merci, mon ami... (Il lui prend la main.) Je vous sais gré de ce bon sentiment.

JEAN.

Oh! il n'y a pas de quoi, c'est si naturel!

REYNOLD.

Mais je puis être plus qu'une gêne, je pourrais devenir un danger pour tout le monde, et j'aime mieux me dénoncer. (Il se dirige vers le fond.)

JEAN.

Arrêtez!... arrêtez!...

REYNOLD.

Laissez-moi!...

JEAN.

Je vous dis que vous n'irez pas.

SCÈNE X.

LES MÊMES, CATHERINE.

CATHERINE.

Qu'y a-t-il donc?

JEAN.

Il y a qu'il veut se dénoncer, se livrer...

CATHERINE.

Reynold...

JEAN.

Catherine, ma chère Catherine, joignez vos prières aux miennes...

CATHERINE.

CAVATINE.

Cédez à la prière
D'une amitié sincère.
Ah! du destin fuyez le courroux,
Vivez, vivez, par pitié pour nous.
Vers ce danger suprême
Pourquoi courir vous-même,
Reynold, pourquoi vouloir mourir?
tes-vous donc seul à souffrir?...
(Jean remonte vers le fond, et regarde si l'on vient.)
N'ajoute pas au sort funeste,
Au sort jaloux de nos amours,
Et lorsqu'un peu d'espoir nous reste,
Ne le brise pas pour toujours.
Par pitié, sois généreux,
Ne détourne pas les yeux.
Vois mes larmes,
Mes alarmes,
Pour toucher ton cœur,
Est-ce assez de douleur?
Ce cœur, qui fut à moi,
A-t-il repris sa foi?...
Faut-il, pour t'attendrir,
Faut-il, faut-il mourir?
Oui, je t'implore,
Et j'ose encore
De nos amours
Invoquer le secours.
Dieu qui l'ordonne
Me le pardonne.

JEAN, redescendant la scène.

Voyons, est-ce que ça ne vous attendrit pas?

REYNOLD.

Mais pourquoi vouloir me forcer à vivre?...

JEAN.

Il demande pourquoi?...

REYNOLD.

Tenez, vous n'insisterez plus, quand vous saurez que la vie m'est devenue insupportable.

JEAN, avec force.

Mais elle ne l'est pas à moi!

REYNOLD.

Que signifie?...

JEAN.

Ça signifie que la proclamation du féroce brigadier annonce à ceux du village que quiconque vous aura donné asile subira le même sort que vous...

REYNOLD, souriant.

Bon! je comprends maintenant votre générosité.

JEAN.

Voilà!

CATHERINE.

C'est à vous seul que vous songiez.

JEAN.

Écoutez donc! je ne suis pas sa mère, moi!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, SCHLAWAG, arrivant par le fond, en même temps que MINA sort de la maison.

SCHLAWAG.

C'est fait, tout le monde est bien averti.

MINA.

La table est prête.

SCHLAWAG.

La table! c'est très-bien; mais on ne s'y met d'habitude qu'après le mariage. Pour quelle heure est donc la bénédiction?

MINA.

Pour midi.

SCLAWAG.

Mais il est midi passé.

JEAN.

C'est-à-dire, ça devait être pour midi... mais le pasteur étant malade... c'est... c'est remis, par indisposition.

SCHLAWAG.

Diable!...

JEAN, bas.

Comme c'est heureux ce que je viens de trouver là!

UN PAYSAN, entrant.

M. le pasteur s'impatiente...

SCHLAWAG.

Hein!

JEAN.

Oh!

LE PAYSAN.

Voilà une demi-heure qu'il attend les mariés.

JEAN.

Nous sommes pris!

MINA.

Qu'allons-nous devenir?...

SCHLAWAG.

Eh bien! voyons donc, monsieur le marié, est-ce que l'émotion vous fait perdre la tête?

REYNOLD.

A moi... non... non certes...

MINA, bas, à Jean.

Que faire?...

JEAN, bas.

Est-ce que je sais, moi?... (Haut.) C'est que... nos amis, nos invités qui ne sont pas prévenus de... de l'heureux rétablissement du pasteur, ne viendront pas... et... (Tous les amis et les invités entrent.)

SCHLAWAG, sur la musique.

Eh bien!... mais... les voilà vos amis... vos invités...

JEAN.

Ah! miséricorde!... nous sommes perdus!

CHŒUR.

Écoutez! la cloche sonne pour vous,
De votre hymen c'est le présage bien doux.
Écoutez!.. tin, tin, chacun de ses coups
Semble chanter l'hymne des heureux époux.
Pour vous.
Jour délectable,
Ce soir, à table,
Nous chanterons
Et nous rirons.

SCHLAWAG.

Tout est prêt, qui peut vous retenir?...

REYNOLD.

Rien... mais... c'est que...

CATHERINE.

Je me sens mourir!

JEAN, à part.

Déjà la terreur
Vient glacer mon cœur!

SCHLAWAG.

Mais tout ceci
Cache un mystère.

Je sens ici
Naître ma colère ;
D'où vient l'effroi
Que je leur voi :
Chacun d'eux, je croi,
Tremble devant moi.
Plus de délais, vite expliquons-nous ;
Partons, ou bien...
(Il fait avancer ses soldats.)
Craignez mon courroux.

CATHERINE, à Reynold.

Que répondre et que devenir?

JEAN.

Hélas!... faut-il la perdre ou mourir !...

REYNOLD, bas.

Ah ! c'est le ciel qui m'inspire,
(Haut.)
Marchez toujours devant, et veuillez, brigadier,
De ma belle future être le chevalier,
Ici, j'ai deux mots à dire.

SCHLAWAG, prenant le bras de la mariée.

Soit !... (Aux soldats.)
En ce lieu demeurez,
Et sur lui vous veillerez.
Adieu donc, monsieur le futur,
Nous nous reverrons, j'en suis bien sûr.
Pour que rien n'empêche ce bonheur,
Je vous accorde une garde d'honneur.
Partons !
Marchons !...

(Tout le monde sort, excepté Jean et Reynold.)

SCÈNE XII.

REYNOLD, JEAN.

JEAN.

Que voulez-vous faire?...

REYNOLD.

Épouser Catherine.

JEAN.

Vous, son mari, allons donc!...

REYNOLD.

Je ne le serai que pour quelques heures, je ne le serai que devant Dieu, qui reçoit le serment que je vous fais ici, d'aller me dénoncer, me livrer moi-même, avant ce soir, quand ces hommes seront partis, et lorsqu'il n'y aura plus de danger ni pour vous ni pour elle.

JEAN.

Permettez... permettez...

REYNOLD.

N'est-ce pas le seul moyen de tout sauver?... après le malheur dont je suis cause et qui me sera imputé comme un crime. Ma mort n'est-elle pas certaine?... Eh bien! vous épouserez ma veuve, qui n'aura été pour moi qu'une sœur, à laquelle je pourrai léguer ma fortune.

JEAN.

Oui, j'entends bien...

REYNOLD.

Une fortune de six mille florins.

JEAN.

Six mille florins!...

REYNOLD.

Ce sera la dot de Catherine.

JEAN.

Eh bien!... c'est dit... allez l'épouser... et je la rendrai parfaitement heureuse plus tard.

REYNOLD.

Adieu, suivez-moi, vous autres. (Il sort avec les soldats.)

SCÈNE XIII.

JEAN, puis MINA.

JEAN.

Au fait, impossible d'agir autrement. Pour éviter le mariage, il fallait tout dire, me dénoncer avec lui; tandis que comme ça, plus de soupçons, plus de dangers, et six mille florins de plus.

MINA.

Monsieur Jean... ah!... que c'est bien, ce que vous avez fait là!...

JEAN.

Quoi?

MINA.

Vous avez laissé Reynold aller à l'église à votre place.

JEAN.

Mais oui...

MINA.

Il se marie à votre place...

JEAN.

Mais oui...

MINA.

Alors... vous voilà garçon...

JEAN.

Oh! pas pour longtemps, je l'espère...

MINA.

Certainement... vous êtes bien sûr de trouver... et... sans chercher bien loin...

JEAN.

Je ne chercherai même pas du tout...

MINA.

Pour ma part, je connais quelqu'un qui vous trouve bien aimable...

JEAN.

Vraiment...

MINA.

Bien spirituel.

JEAN.

En vérité. Est-ce que ça serait vous, par hasard !

MINA.

Moi ..

JEAN.

Ciel! .. elle est éprise de mes charmes!... elle m'adore... Vous m'adorez, Mina?

MINA.

Je n'ai pas dit cela... d'ailleurs...

DUETTO.

MINA.

A mon âge
Le ménage
Serait un tourment,
Et j'ai fait le serment,
Le serment de rester fille.
Mon œil brille
Je babille!
Plus d'un amoureux
Sait d'un air langoureux
Dire que j'ai de beaux yeux.
Ma grand'mère cependant
Disait qu'il n'est pas prudent
De dire, à quinze ans, pour toujours,
Adieu l'hymen et les amours,
Et grand'mère, je le crois,
Avait raison quelquefois.
Elle disait, rien n'est plus doux
Que de s'adorer entr' époux,
Et grand'mère avait en amours
Raison tous les jours, oui tous les jours.

JEAN.

Grand père, un vieux savant,
Me disait bien souvent,
Mon garçon, le bonheur
Nous vient rarement du cœur,
Et c'est l'or, selon moi,
Qui du monde est le roi.
Grand père avait, je crois,
Raison quelquefois.

Il disait : bois, champs, et paturage
Durent bien plus que les amours,
Et mon grand père était un vieux sage
Il avait raison tous les jours.

MINA.

Jean, il existe un trésor
Qui vaut mieux que beaucoup d'or,
Une femme douce et bonne ;
Mais je ne veux nommer personne,
Non, j'en donne ma foi,
Non... non ce n'est pas moi.

ENSEMBLE.

JEAN.

Pas de peine,
Pas de gêne.
Moi j'évite tout débat
Je choisis le célibat;
Oui, c'est selon mes vœux
L'état le plus heureux.

MINA.

Que de peine,
Que de gêne.
Pour éviter tout débat, ..
Il choisit le célibat
Car c'est selon ses vœux
L'état le plus heureux.

JEAN.

Tiens! voilà le père Matheus qui revient.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MATHEUS, portant sous le bras un carton qu'il avait en partant.

MATHEUS.

Vite, déposons ceci, et courons à l'é... Comment, te voilà ici, toi...

JEAN.

Moi-même, père Matheus..

MATHEUS.

Eh bien!... et ta fiancée?...

JEAN.

Ma fiancée!... (A part.) Ça va l'étonner un peu, ça. (Haut.) Ma fiancée se marie en ce moment...

MATHEUS.

Elle... se marie, et tu es là...

JEAN.

Ah! voilà... c'est que... pour le moment, elle en épouse un autre...

MATHEUS.

Un autre... Eh bien! et toi...

JEAN.

Moi, je l'épouserai la semaine prochaine... en secondes noces.

MINA.

Ah! l'horreur!

MATHEUS.

Ah! çà, devient-il fou?

MINA.

Non... non... je crois comprendre.

JEAN.

Je vous dis qu'elle en épouse un autre... mais comme cet autre, qui a hérité de six mille florins, lesquels appartiendront à sa veuve... Tenez, voilà la noce qui revient, vous allez tout comprendre; mais pas un mot devant les militaires.

MATHEUS.

C'est moi qui en perdrai la tête!...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, TOUT LE MONDE.

(Reprise du chœur de la sortie de la noce.)

MATHEUS.

Qu'ai-je vu! Reynold... Toi qui es ici à épouser ma pupille...

CATHERINE.

Matheus!...

MATHEUS.

Quand je te croyais à ton régiment!...

SCHLAWAG.

Reynold... son régiment... et vous, le tuteur de Catherine, vous êtes surpris de le voir l'épouser?..... Ah! je comprends enfin!

JEAN.

Ah! miséricorde! nous sommes perdus!

REYNOLD.

Eh bien, oui, je dois tout avouer: Catherine m'a fait passer pour son fiancé afin de me sauver, moi, dont la balle, dirigée par quelque mauvais esprit, a frappé mortellement l'archiduc.

MATHEUS, étonné.

L'archiduc!

SCHLAWAG.

Il l'avoue!...

MATHEUS.

Comment! tu crois avoir tué l'archiduc?...

REYNOLD.

Tout le monde criait dans la forêt, la balle a traversé le front de Son Altesse.

SCHLAWAG.

Je l'ai entendu...

MATHEUS, riant.

Ah! ah! ah! le front... le...

CATHERINE.

Matheus... parlez... parlez de grâce...

MATHEUS.

Le front de Son Altesse, oui, c'est vrai, c'est bien vrai; mais pour cette blessure-là ce n'est pas un médecin, c'est un peintre qu'on appelle...

TOUS.

Comment...

MATHEUS, prenant dans son carton le portrait de l'archiduc.

Tenez... tenez... voilà où la balle a passé...

TOUS.

Un portrait!...

MINA.

Le portrait de Son Altesse...

MATHEUS.

Que je suis chargé de réparer.

REYNOLD.

En ce cas on ne me fusillera pas?

MATHEUS.

Il s'agit d'un simple délit de chasse... pour lequel j'aurai facilement ta grâce... car la grande-duchesse a promis de payer mon travail... comme je l'entendrais.

JEAN.

Mais alors... il va garder ma femme.

REYNOLD.

J'ai promis de me dénoncer... j'ai tenu ma parole...

JEAN.

Je suis ruiné. (Se tournant vers Mina.) Mina, j'accepte votre amour.

MINA.

C'est dit. (Elle lui donne la main, et à part.) Mais tu me payeras de m'avoir fait attendre.

CHŒUR.

POUR LES QUATRE MARIÉS.

Du sort enfin la rigueur se désarme,
Le ciel sourit à notre tendre amour;
Puisqu'il a fait, après ce jour d'alarme,
Luire à nos yeux l'aurore d'un beau jour.

SCHLAWAG.

Marche de front,
Brave escadron;
Que le clairon
Te trouve prompt.

MATHEUS.

Non, plus de peur,

Leur tendre ardeur
Fait de bonheur
Battre mon cœur.

TOUS.

Non, plus de peur,
Leur tendre ardeur
Fait de bonheur
Battre mon cœur.

LES HUSSARDS, LES FILLES ET LES GARÇONS.

A vos tendres amours,
Dieu promet de beaux jours,
Oui, le bonheur récompense
L'amour et la constance.

REYNOLD ET CATHERINE.

Le sort enfin se désarme
Dieu bénit en ce jour,
Mon amour,
Puisqu'après un temps d'alarme
Il promet à mon cœur
Le bonheur.

MINA.

Le sort enfin, etc.

SCHLAWAG ET JEAN.

Le sort enfin se désarme,
Dieu bénit en ce jour
Son amour,
Puisqu'après un temps d'alarme
Il promet à son cœur
Le bonheur.

FIN.

LAGNY. — Imprimerie Vialat et Cie.

est aujourd'hui en possession légitime de la faveur de tous, parce qu'il répond aux besoins et au goût de tous, On peut donc regarder comme vaine toute tentative qui serait faite dans le but de faire adopter un autre format à la majorité des lecteurs français. Toute collection littéraire publiée dans d'autres conditions ne peut par conséquent avoir qu'un succès éphémère, une popularité de quelques jours; elle ne prendra jamais place, à titre de collection, dans la bibliothèque des gens de goût.

Nous connaissons trop bien et nous respectons trop les habitudes et les exigences du public à cet égard pour ne pas nous y soumettre aujourd'hui, en entreprenant notre nouvelle série de volumes littéraires. Nous savons que la seule réforme qui soit réclamée par les lecteurs, désormais, est la réforme du prix de vente,

C'est à ce besoin de bon marché que nous voulons répondre, en formant la collection que nous annonçons. Peu de maisons dans la librairie parisienne, nous pouvons le dire, sont aussi bien en position que la nôtre de donner le signal de cette réforme, qui ne peut s'appliquer qu'à des livres signés de noms assez populaires pour assurer de nombreux tirages et un débit rapide. Possesseurs de la propriété littéraire d'un grand nombre d'ouvrages dont le succès déjà éprouvé offre les garanties les plus certaines, assurés par traités de la publication des œuvres que produit l'élite des auteurs contemporains, de ceux-là surtout à qui leurs succès passés et leur jeunesse promettent un long et fécond avenir, nous pouvons, dès à présent, annoncer que tous ces ouvrages seront de ceux que l'opinion publique s'empresse de consacrer.

Parmi ces ouvrages, parmi ces noms, nous pouvons citer les livres de Lamartine, de Ponsard, de George

Sand, de madame de Girardin, ceux de Charles de Bernard, de Stendhal; les livres écrits et à écrire d'Henry Murger, qui se classe désormais parmi les romanciers les plus originaux du dix-neuvième siècle; le *Théâtre*, les *Proverbes* et les *Nouvelles* de Scribe, que le nouveau format va contribuer encore à populariser dans le public lisant; les œuvres de Gérard de Nerval, l'écrivain studieux et original que tous regrettent; les travaux historiques et littéraires de Mérimée, les ouvrages de Louis Reybaud, le piquant auteur de *Jérôme Paturot*; les œuvres littéraires des critiques les plus accrédités, Cuvillier-Fleury, Théophile Gautier, le comte A. de Pontmartin.

Et combien encore d'autres noms chers aux lettres, populaires dans le monde qui lit et aime à lire! combien de romanciers dont les récits ont le privilége d'intéresser, de passionner la foule, Alexandre Dumas, Eugène Sue, Émile Souvestre, Alexandre Dumas fils, Alphonse Karr, Méry, Léon Gozlan, Félicien Malefille, Jules Sandeau, Paul Meurice, Edmond Texier, Marc Fournier, Paul de Molènes, Champfleury, le major Fridolin! etc.

Et puis aussi les chefs-d'œuvre de la littérature étrangère, que nous nous empresserons de faire traduire, spécialement pour notre édition, aussitôt qu'ils auront acquis une notoriété suffisante, et qui se classeront à côté des romans d'Henri Conscience, à côté d'Edgar Poë, le célèbre romancier américain, dont les *Histoires extraordinaires* paraîtont prochainement.

Tous ces noms, toutes ces œuvres viendront successivement prendre place dans cette collection, à laquelle s'ajouteront chaque jour de nouveaux éléments de succès, et qui sera, grâce à ce concours de talents reconnus, le répertoire le plus complet de la littérature contemporaine.

OUVRAGES PARUS ET A PARAITRE

A. DE LAMARTINE vol.

Les Confidences. 1

THÉOPHILE GAUTIER

Les Beaux-Arts en Europe. . . . 2
Constantinople 1
L'Art moderne 1

GEORGE SAND

La Mare au Diable . . . . }
André, etc. . . . . } 1
La Petite Fadette . . . . }
La Marquise. — Mouny-Robin . . } 1
Mauprat. — Métella 1

GÉRARD DE NERVAL

La Bohème galante 1
Les Filles du Feu. 1

EUGÈNE SCRIBE

Théatre, tomes 1 et 2. 2
Nouvelles 1
Historiettes et Proverbes 1

HENRY MURGER

Le Dernier Rendez-Vous. 1
Le Pays Latin 1
Scènes de Campagne. 1

ÉMILE AUGIER

Poésies complètes. 1

Mme BEECHER STOWE

Traduction E. Forcade

Souvenirs heureux. 2

ALPHONSE KARR

Les Femmes. 1
Agathe et Cécile. 1

Mme ÉMILE DE GIRARDIN

Marguerite ou Deux Amours . . . 1
M. le Marquis de Pontanges . . . 1

CHARLES DE BERNARD vol.

Le Nœud gordien 1
Un Homme sérieux. 1

PAUL MEURICE

Scènes du Foyer. 1

HOFFMANN

Traduction Champfleury

Contes posthumes. 1

ALEX. DUMAS FILS

Aventures de quatre Femmes . . . 1
La Vie a vingt ans. 1
La Dame aux Camélias. 1

F. PONSARD

Études antiques. 1

EDGAR POE

Traduction Ch. Baudelaire

Histoires extraordinaires 1

A. VACQUERIE

Profils et Grimaces. 1

A. DE PONTMARTIN

Contes et Nouvelles 1

DE STENDHAL

(H. BEYLE)

De l'Amour. 1
Le Rouge et le Noir. 1
La Chartreuse de Parme. 1

CHAMPFLEURY

Les Premiers beaux jours 1

MARC FOURNIER

Le Monde et la Comédie. 1

ROGER DE BEAUVOIR

Aventuriers et Courtisanes. . . . 1

JULES SANDEAU

Sacs et Parchemins. 1

MÉRY

Les Nuits anglaises. 1

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.